

LAURENT GAUDÉ

Nous, l'Europe

banquet des peuples



*ACTES SUD*





Illustration de couverture : Pierre Marie Brisson, Au bord du fleuve,  
© ADAGP, Paris, 2019

© ACTES SUD, 2019  
ISBN 978-2-330-12154-9

LAURENT GAUDÉ

# Nous, l'Europe

banquet des peuples

*ACTES SUD*



Depuis quelque temps, l'Europe semble avoir oublié qu'elle est la fille de l'épopée et de l'utopie. Elle s'assèche de ne pas parvenir à le rappeler à ses citoyens. Trop lointaine, désincarnée, elle ne suscite souvent plus qu'un ennui désabusé. Et pourtant, son histoire est celle d'un bouillonnement permanent. Tant de feux, de morts, tant d'inventions et d'art, aussi. La littérature, peut-être, peut nous rappeler cela : que le récit européen est histoire de muscles, de verve, de ferveur, de colère et de joies. Les mots de la littérature, peut-être, peuvent replacer au cœur du récit la conviction et l'élan sans lesquels rien ne se fait.

Qui sommes-nous ? Héritiers de quel passé ? Traversés par quels tourments ? Fautifs de quels crimes et porteurs de quelles utopies ? Que voulons-nous ? Notre continent a inventé des cauchemars, fait gémir ses propres peuples, mais il a aussi su faire naître des lumières qui ont éclairé le monde entier. C'est cette contradiction-là qui nous constitue. Nous sommes peuples du tourment, peuples entremêlés depuis si longtemps, dans la rivalité, le commerce, la mort et l'élan, peuples si différents que notre

choix de nous unir dans une assemblée commune est un événement inouï au regard de l'Histoire. À quelle époque, en quels lieux, a-t-on vu semblable aventure politique : vingt-sept nations décidant de faire un grand banquet des peuples ?

Tant de ceux qui nous précédèrent seraient ébahis en voyant le territoire que nous avons construit. Je pense à ces millions d'hommes et de femmes, nos parents, grands-parents, aïeux, qui ont vécu dans leur chair l'expérience douloureuse de la frontière. Ils sont nombreux, ceux qui ont fui, tout quitté en pleine nuit, ceux que l'Histoire a fait basculer d'un pays à un autre. Ils sont nombreux, les hommes frontières, emportant, où qu'ils aillent, leur pays. Cela fait un peuple vaste qui parle deux ou trois langues, a des souvenirs de coutumes lointaines, et sait ce qu'est le tumulte. C'est peut-être lui, le modèle européen : le peuple du tourment qui cherche une réponse à ce harcèlement de l'Histoire et la trouve dans l'humanisme dont il se sert comme d'une boussole dans son errance.

Pourquoi nos pays ont-ils décidé de créer cette communauté de l'Entente ? Pour la paix. Mais au-delà de la paix ? Pour la prospérité. Et au-delà de la prospérité ? Est-ce pour faire leurs, à nouveau, les vieux démons des nations : la compétition et le désir de domination ? Est-ce que nous ne pouvons penser notre construction européenne que dans le cadre d'un *translatio imperii* ? Après une période d'éclipse de notre influence, les pays européens



auraient trouvé – à travers la construction européenne – une structure politique qui leur permettrait d’être plus imposants, de rivaliser à nouveau avec les plus grands, de “retrouver leur rang” ? Nous méritons des rêves plus hauts et des passions plus folles. Nous méritons de nommer l’impossible et d’œuvrer à le faire apparaître.

Le passé nous montre que nous n’avons que très rarement été capables d’inventer un autre projet que celui de la domination. Et pourtant, la construction européenne n’aura de sens que si elle est l’occasion d’inventer un nouveau but civilisationnel. Non plus régner, mais créer, en toute autonomie, les contours d’un territoire de lumière. Et être – pourquoi pas – le laboratoire de la concertation des nations. Car ne nous y trompons pas : demain, d’autres zones de la planète choisiront de s’unir. Demain, le contour des nations sera toujours plus flou. Les enjeux planétaires de commerce, de flux d’informations, d’environnement, d’énergie, de rapport au monde animal, nous poussent à cette concertation internationale. Penser le rapport aux matières premières nation par nation, c’est le penser dans les conditions qui mènent à la guerre. Nous le savons, nous l’avons expérimenté tant de fois. L’Europe, avec sa lenteur, ses débats, la nécessité permanente de trouver un accord, son art du compromis pour éviter la paralysie, est le laboratoire de ce que les hommes vont devoir faire de plus en plus souvent lorsqu’ils voudront réfléchir à l’échelle de la Terre et de son écosystème. Demain, nous devons entrer dans une concertation permanente sur les cinq continents.

Demain, nous devons faire naître en nous un sentiment d'appartenance plus vaste que celui qui nous lie à nos pays.

Toute chose meurt. Nous dirons peut-être un jour que nous sommes nés dans un monde désormais englouti. Les civilisations de l'Entente sont fragiles. Elles l'ont toujours été. Ma génération a longtemps pensé que cette Europe était acquise, qu'elle serait le cadre fixe de nos vies, et elle découvre avec stupefaction qu'elle pourrait bien être la génération qui l'enterrera ou, en tout cas, celle qui verra les premiers signes de sa fin. Ceux qui, comme moi, croient en cette aventure, seront coupables s'ils ont laissé la place à la parole du contre. Il ne s'agit pas de nier les frustrations, les colères, les insatisfactions. J'en ai – et de nombreuses. Mais je fais la différence entre des colères que l'on peut transformer en combats politiques et la négation par principe de ce grand mouvement de fond qui, depuis plus de cinquante ans, bâtit un pays plus grand que nos vingt-sept nations.

*Nous, l'Europe* est né de cette envie : raconter notre épopée commune et le faire avec passion. Au moment de terminer ce texte, je me rends compte qu'il est inachevé. Non pas que je ne sois pas allé au bout du projet que je m'étais fixé, mais parce qu'il souffre de n'être qu'une voix quand je voulais qu'il fût pluriel. Durant toute sa rédaction, j'ai eu le souci d'ouvrir le plus possible le récit aux réalités des pays européens voisins, et pourtant, las...

j'ai constaté tout au long de mon travail à quel point je savais peu de l'histoire et de la géographie des vingt-six autres pays, et combien, à mon corps défendant, ce récit allait rester celui d'un Français. J'ai mesuré la distance qu'il restait à parcourir pour que nous ayons un socle de culture commune. En somme, si *Nous, l'Europe* est un poème inachevé, c'est parce qu'il est en attente d'autres voix, venues d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, d'Espagne... pour qu'un jour, peut-être, un grand texte naisse, nourri de plusieurs feux qui s'éclairent, se répondent et s'enrichissent.

En attendant ce jour, je vais continuer à arpenter mon Europe. Je le ferai en réfléchissant à ce sentiment d'appartenance nouveau qui doit encore s'enraciner et grandir pour qu'un jour, à la question "Qui es-tu ?", il me soit naturel de répondre par ce simple mot qui dira tout – à la fois le tumulte du passé et les espoirs de demain : "Je suis européen."



*À ceux et celles qui, plongés dans les  
tourments de l'Histoire, ont prononcé ce  
mot, "Europe", avec ardeur.*



I

SI VIEUX SI JEUNES





Sommes-nous vieux ?  
Sommes-nous jeunes ?  
Quel âge avons-nous vraiment ?  
Parfois vieillards,  
Parfois jeunesse élancée,  
Nous sommes les héritiers de tant d'années accumulées.  
Longue fossilisation de langues, de cultures,  
Dépôts successifs de tant de passés qui se sont  
    mélangés, enrichis, superposés,  
Des strates de guerres,  
De commerce,  
D'échanges  
De conquêtes.  
Nous sommes fils et filles de la sédimentation des  
    siècles.  
Quel âge avons-nous vraiment ?  
Les frontières ont bougé,  
Les pays ont grandi,  
Les empires, chuté.  
Nous sommes traversés d'un long fleuve d'Histoire  
    qui nous donne l'épaisseur du temps.  
Peut-être sommes-nous cela : des enfants vieux,

Alliance de la fatigue et de l'enthousiasme.  
Qui peut désigner le jour exact de notre naissance ?

C'est dans le XIX<sup>e</sup> siècle qu'il faut aller fouiller.  
Entrailles de modernité,  
Boulons, marteaux et fièvre,  
Nous sommes faits de la même chair, de la même  
nervosité.

Siècle de conquêtes et de sueur,  
De progrès et d'exploitation.  
C'est dans le XIX<sup>e</sup> siècle qu'il faut fouiller parce qu'il  
est comme nous :

Il a inventé trop vite,  
A pensé trop fort.  
Il faut plonger dans son ventre sale,  
Sentir dessous ses bras d'usine,  
Écouter sa voix cassée d'avoir trop hurlé sur les  
barricades.

Le XIX<sup>e</sup> siècle, parce que c'est le siècle du vertige et  
de l'appétit,  
Bascule entre deux mondes,  
Chancellement face à tant de nouveautés et de  
grondements.

Quel est le jour de notre naissance ?  
Il faut le décider, alors je dis :  
Palerme, le 12 janvier 1848.  
Quelque chose veut naître en ce jour lointain,  
Quelque chose qui pousse,  
Jusqu'à faire voler en éclats les vieilles couronnes.  
Quelque chose va naître  
Et ce sera d'abord rouge et grimaçant.  
Ça sentira les viscères et la sueur mais c'est neuf.  
Palerme se soulève

Et c'est la première ville à appeler le Printemps des nations.

Nous sommes nés de l'utopie et du mécontentement.

Écoutez les philosophes, les agitateurs, les révolutionnaires qui vont d'une capitale à l'autre.

L'insurrection gronde.

Elle éclate en Sicile,

Sera reprise à Paris,

De là, rebondira dans toutes les capitales.

Des mots nouveaux sont sur les lèvres,

Pour en finir avec les empires,

Des mots que l'on se transmet sous le manteau,

Dans le secret des réunions clandestines,

“Nationalisme”,

“Indépendance, union et liberté”.

Et d'un coup, la foule les reprend, ces mots,

À Milan,

À Berlin,

À Paris,

On veut renverser le vieux monde,

Celui du congrès de Vienne qui restaurait les couronnes.

On veut mettre à bas la mécanique de Metternich  
Qui préférait l'ordre à la liberté.

Des pays veulent porter un nouveau nom :

“Italie”,

“Allemagne”,

Rien ne peut arrêter les peuples lorsqu'ils s'emparent de l'esprit des philosophes.

On n'en peut plus de l'Europe restaurée, assise,  
arrogante,